

Bibliothèque Anarchiste
Anti-copyright



La servitude volontaire

Ricardo Flores Magon

Ricardo Flores Magon
La servitude volontaire
1911

Consulté le 7 janvier 2017 de fr.wikisource.org
Paru dans *Regeneración* n°21 (21 janvier 1911).

fr.theanarchistlibrary.org

1911

Juan et Pedro arrivèrent à l'âge où il est nécessaire de travailler pour vivre. Tous deux fils de travailleurs, ils n'eurent pas l'opportunité d'acquérir une instruction leur permettant d'échapper à la chaîne du salariat. Mais Juan était courageux. Il avait lu dans les journaux comment des hommes issus d'un milieu modeste étaient arrivés, à force de travail et d'épargne, à devenir les rois de la finance et à dominer les marchés et même les nations. Il avait lu mille anecdotes sur les Vanderbilt, les Rockefeller, les Rotschild, les Carnegie. Ces derniers, selon la presse et même selon les livres scolaires grâce auxquels on abrutit la jeunesse actuelle, étaient à la tête de la finance mondiale pour une seule raison : leur acharnement au travail et leur dévotion pour l'épargne (vil mensonge !).

Juan se livra au travail avec une ardeur sans pareille. Il travailla pendant un an et se retrouva aussi pauvre qu'au premier jour. Au bout d'une autre année, il en était toujours au même point. Il s'acharna au travail sans désespérer. Cinq ans passèrent, au bout desquels — au prix de nombreux sacrifices — il put économiser un peu d'argent. Pour y parvenir, il dut réduire ses dépenses alimentaires au strict minimum, ce qui affaiblit ses forces. Il se vêtit de guenilles : la chaleur et le froid le tourmentèrent, épuisant son organisme. Il vécut dans de misérables taudis, dont l'insalubrité l'affaiblit encore plus.

Mais Juan continua à économiser tant et plus, au prix de sa santé. En contrepartie de chaque centime mis de côté, il perdait une partie de ses forces. Il acheta un bout de terrain et construisit une petite maison afin d'épargner le prix du loyer. Par la suite, il se maria. L'État et le curé ponctionnèrent ses économies, fruit de nombreux sacrifices.

Plusieurs années s'écoulèrent. Le travail n'était pas régulier. Les dettes commencèrent à s'accumuler.

Un jour, un de ses fils tomba malade. Le médecin refusa de le soigner car on ne payait pas ses honoraires. Au dispensaire public, on le traita si mal que l'enfant en mourut.

Malgré cela, Juan ne s'avouait pas vaincu.

Il se souvenait de ses lectures vantant les fameuses vertus de l'épargne et autres sornettes du même acabit. Il était évident qu'il deviendrait riche car il travaillait et économisait. N'était-ce pas ce qu'avaient fait Rockefeller, Carnegie et beaucoup d'autres dont les millions laissent bouche bée l'humanité inconsciente ?

Entre-temps, les produits de première nécessité augmentaient de façon inquiétante. Les rations alimentaires diminuaient de jour en jour dans le foyer du pauvre Juan et, malgré tout, les dettes s'accumulaient et il ne pouvait plus économiser le moindre sou. Pour comble de malheur, son patron décida d'em-

ployer de nouveaux travailleurs, à moindre coût. Notre héros, comme beaucoup d'autres, fut licencié du jour au lendemain. De nouveaux esclaves occupaient les postes des anciens. Comme leurs prédécesseurs, ils rêvaient aux richesses qu'ils amasseraient à force de travail et d'épargne.

Juan dut hypothéquer sa maison, espérant maintenir à flot la barque de ses illusions, qui s'enfonçait, s'enfonçait irrémédiablement.

Il ne put payer ses dettes et dut laisser entre les mains des créanciers le produit de son sacrifice, le peu de bien amassé à la sueur de son front.

Obstiné, Juan voulut encore travailler et épargner, mais en vain. Les privations qu'il s'imposait en économisant et le dur labeur qu'il avait accompli dans sa jeunesse avaient épuisé ses forces. Partout où il demandait du travail, on lui répondait qu'il n'y avait rien pour lui. Il était une machine à produire de l'argent pour les patrons, mais une machine délabrée : les vieilles machines, on les met au rebut. Pendant ce temps, la famille de Juan mourait de faim. Dans son sombre taudis, il n'y avait pas de feu, il n'y avait pas de couvertures pour combattre le froid. Les enfants, désespérés, réclamaient du pain.

Juan partait tous les matins à la recherche d'un travail. Mais qui accepterait de louer ses vieux bras affaiblis ? Après avoir parcouru la ville et les champs, il rentrait chez lui, où l'attendaient les siens, tristes et affamés : sa femme et ses enfants pour qui il avait rêvé les richesses de Rockefeller et la fortune de Carnegie.

Un après-midi, Juan s'attarda à contempler le défilé de riches automobiles occupées par des personnes grassouillettes sur le visage desquelles on pouvait deviner la satisfaction d'une vie sans soucis. Les femmes bavardaient joyeusement et les hommes, mielleux et insignifiants, les courtoisaient avec des phrases sirupeuses, qui auraient fait bailler d'ennui d'autres femmes que des bourgeoises.

Il faisait froid. Juan frissonna en pensant aux siens qui l'attendaient dans le taudis, véritable refuge du malheur. Comme ils devaient trembler de froid en ce moment ! Ils devaient souffrir les intolérables tortures de la faim ! Comme leurs larmes devaient être amères en cet instant !

L'élégant défilé continuait. C'était l'heure de la parade des riches, de ceux qui — selon le pauvre Juan — avaient su travailler et épargner comme les Rotschild, comme les Carnegie, comme les Rockefeller. Un riche monsieur arrivait dans un luxueux équipage. Son apparence était magnifique. Il avait les cheveux blancs, mais son visage restait jeune. Juan se frotta les yeux, croyant être victime d'une illusion. Non : ses vieux yeux ne le trompaient pas. Ce grand monsieur était Pedro, son camarade d'enfance !

En voilà un qui a dû savoir travailler et épargner, pensa Juan, pour avoir pu ainsi sortir de la misère, pour arriver à cette hauteur et gagner autant de distinction !

Ah ! Pauvre Juan ! Il n'avait pas pu oublier les histoires imbéciles des grands vampires de l'humanité. Il n'avait pas pu oublier ce qu'il avait lu dans les livres d'école où l'on abrutit volontairement le peuple !

Pedro n'avait pas travaillé. Homme sans scrupules et doté d'une grande malice, il avait compris que ce qu'on appelle honneur n'est pas source de richesses. Par conséquent, il s'évertua à tromper ses semblables. Dès qu'il put réunir quelques fonds, il installa des ateliers et loua de la main d'œuvre à bas prix, de sorte qu'il commença à s'enrichir. Il agrandit ses affaires, loua de plus en plus de bras, au point de devenir millionnaire et grand seigneur, grâce aux innombrables Juan qui prenaient au pied de la lettre les conseils de la bourgeoisie.

Juan continua à contempler le défilé de ces fainéants.

Au coin de la rue la plus proche, un homme s'adressait au public. À vrai dire, son auditoire était maigre. Qui était-il ? Que prêchait-il ? Juan s'approcha pour écouter.

« Camarades, disait l'homme, le moment est venu de réfléchir. Les capitalistes sont des voleurs. C'est uniquement par de mauvaises actions que l'on peut gagner des millions. Nous, les pauvres, nous nous décarcassons au travail et quand nous ne sommes plus capables de travailler, les bourgeois nous jettent dehors et nous laissent sans ressources, de la même façon qu'ils se débarrassent d'un cheval vieilli sous le harnais. Prenons les armes pour conquérir notre bien être et celui de notre famille ! »

Juan lança un regard méprisant à l'orateur, cracha par terre avec colère et rentra dans son taudis où l'attendaient, affligés, affamés et frigorifiés, ceux qu'il aimait. L'idée que le travail et l'épargne faisaient la richesse de l'homme vertueux ne pouvait s'éteindre en lui. Même devant le malheur immérité des siens, l'âme de ce misérable élevé pour être esclave ne pouvait se révolter.